



Vittorio Frigerio  
La cathédrale  
sur l'océan

Extrait de la publication

Prise  
de parole  
ROMAN



LA CATHÉDRALE  
SUR L'OCÉAN

## Du même auteur

*Émile Zola au pays de l'Anarchie*, textes réunis et présentés par Vittorio Frigerio. Grenoble, ELLUG, 2006.

*Naufragé en terre ferme*, roman, Sudbury, Prise de parole, 2005.

*Les fils de Monte-Cristo. Idéologie du héros de roman populaire*, étude, Limoges (France), Presses de l'Université de Limoges, 2002.

avec C. Renevey (dir.), *Dans le palais des glaces de la littérature romande*, étude, Amsterdam (Pays-Bas), Rodopi, 2002.

*Sviamenti dell'ingegno*, nouvelles, Mendrisio (Suisse), Josef Weiss editore, 2001.

*La dernière ligne droite*, roman, Toronto, Les Éditions du GREF, 1997.

*Au bout de la rue*, nouvelles, Hull, Éditions Vents d'Ouest, 1995.

*Belphégor — Littérature populaire et culture médiatique.*

*Cinquante exemplaires de cet ouvrage ont été numérotés et signés par l'auteur.*

VITTORIO FRIGERIO

LA CATHÉDRALE  
SUR L'OCÉAN

Roman

Éditions Prise de parole  
Sudbury 2009

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada  
Frigerio, Vittorio, 1958-

La cathédrale sur l'océan : roman / Vittorio Frigerio.

ISBN 978-2-89423-232-3

I. Titre.

PS8561.R4977C38

2009

C843'.54

C2009-901527-7

Distribution au Québec : Diffusion Prologue • 1650, boul. Lionel-Bertrand •  
Boisbriand (QC) J7H 1N7 • 450-434-0306

Prise  
de parole

Ancrées dans le Nouvel-Ontario, les Éditions  
Prise de parole appuient les auteurs et les  
créateurs d'expression et de culture françaises  
au Canada, en privilégiant des œuvres de  
facture contemporaine.

La maison d'édition remercie le Conseil des Arts de l'Ontario, le  
Conseil des Arts du Canada, le Patrimoine canadien (Programme  
d'appui aux langues officielles et Programme d'aide au développement  
de l'industrie de l'édition) et la Ville du Grand Sudbury de leur appui  
financier.

Œuvre en page de couverture et conception de la couverture : Olivier  
Lasser

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.

Imprimé au Canada.

Copyright © Ottawa, 2009

Éditions Prise de parole

C.P. 550, Sudbury (Ontario) Canada P3E 4R2

<http://pdp.recf.ca>

ISBN 978-2-89423-232-3

ISBN 978-2-89423-307-8 (Numérique)

## INCIPIT

L'avion se posa en plein milieu de la forêt vers la fin de l'après-midi.

Dans le taxi, après avoir récupéré ses bagages, il demanda au chauffeur pourquoi on avait eu l'idée saugrenue de construire l'aéroport à une telle distance de la ville.

En pivotant tout juste la tête, le chauffeur éructa :

— Hein?

Il répéta la question plus lentement et plus clairement.

— Vous n'êtes pas d'ici, remarqua le chauffeur.

— Non.

— Vous êtes quoi, libanais?

— Non.

— On aurait pu croire. Avec la tronche que vous avez, vous passeriez bien pour un Libanais.

Il se tordit un peu plus sur son siège et sourit.

— Moi, je suis libanais.

— Moi pas. Et l'aéroport?

— Oh! C'est à cause du brouillard.

— Pardon?

— Pour éviter le brouillard qu'il y a près de la côte.

Il regarda par la vitre. Il y avait une telle purée de pois qu'on voyait à peine la route sur dix mètres devant la voiture.

— Ah bon...

— Je n'ai pas dit que ça a marché.

Ils roulèrent encore pendant cinq minutes. Puis, le chauffeur lança :

— À votre accent, vous devez parler français.

Il répondit que oui.

— Je le savais, dit le chauffeur en hochant la tête d'un air pleinement satisfait. Je suis libanais, moi, mais je ne parle pas français... En tout cas, ajouta-t-il après un instant de réflexion, pas vraiment bien.



Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent en vue d'un pont. On eut dit le Golden Gate, mais en plus court et beaucoup plus étroit. Il traversait un bras de mer resserré, une espèce de boudin. Le taxi s'y engagea en ralentissant. Les traverses métalliques faisaient un bruit de roulement de tambour sous les pneus de la voiture. Si le passager n'avait pas su que l'océan devait se trouver quelque part là-bas au bout, il ne l'eut pas imaginé. L'ombre de quelques navires s'entrevoyait sur l'autre rive. Sur celle qu'ils venaient de quitter, du côté droit, trois cheminées d'usine peintes de larges bandes rouges vomissaient une fumée grise qui se perdait tout de suite dans l'épaisseur des nuages bas. Au-delà des navires, éparpillées, brillaient faiblement les lumières



de la ville, comme des reflets sur un monceau de verre pilé.

Le taxi le déposa devant l'hôtel, sur une rue en pente, mollement illuminée par des réverbères chétifs. Il entra dans le hall et alla droit au comptoir de la réception.

— On a dû réserver une chambre à mon nom.

— Hein?, répondit le réceptionniste.

— Une chambre. Réservée. À mon nom.

— Votre nom?

— Oui.

— C'est quoi, votre nom?

— Gaspard.

— Hein?

— Gaspard.

— Casper?

— G... a... s... p... a... r... d.

Il prit l'ascenseur jusqu'au troisième étage, posa ses valises sur une table basse et alla se jeter un peu d'eau à la figure. Dans la pièce, il y avait un lit à deux places, un téléviseur, une petite armoire et une table ronde. Au-dessus du lit, trônait une chromo représentant des pêcheurs barbus sur un chaland, qui tiraient joyeusement leurs filets, la pipe à la bouche. Par la fenêtre, on voyait le mur aveugle du bâtiment d'en face.

Il redescendit et retourna à la réception. Un nouvel employé s'y trouvait. Il lui demanda :

— Le centre-ville, c'est de quel côté?

— Hein?

Il soupira et répéta la question, en prenant bien soin de prononcer très clairement chaque syllabe.

Le réceptionniste le regarda d'un œil vitreux, en

ébauchant un geste circulaire de la main qui n'indiquait rien en particulier.

— Vous y êtes.

Il sortit. À deux pâtés de maisons, il trouva un restaurant. Une jeune fille derrière un comptoir en zinc lui dit qu'ils avaient des soupes, des sandwichs et des salades. Il mangea une soupe aqueuse aux pâtes et aux tomates, jeta un œil aux sandwichs triangulaires qui attendaient à l'abri d'une vitre, étroitement emballés dans des pellicules en plastique, et commanda une salade mêlée. Une demi-heure après, il était de retour dans sa chambre d'hôtel. Il sortit une vodka du frigo et la sirota tout en faisant passer les diverses chaînes de télé. C'étaient les mêmes que partout ailleurs. Après un moment, il éteignit la lumière et s'endormit.

Juste avant de sombrer dans le sommeil, il se demanda s'il était naturel que personne ne soit venu l'accueillir.

## PREMIER JOUR

Le lendemain, le soleil transperçait de ses rayons pâles une mince couverture de nuages, marquant la chaussée de taches mouvantes. Il se fit donner un plan de la ville, chercha l'adresse de la compagnie et s'aperçut que ce n'était pas loin. À pied, cela devait être l'affaire de cinq minutes.

Il y avait un peu d'animation dans les rues. Le rez-de-chaussée de l'hôtel était tout en verre et reflétait les pierres de taille presque noires d'un vaste mur de soutien lui faisant face, qui se confondait avec un édifice austère d'apparence ancienne. Sûrement un ministère, la mairie ou un quelconque bâtiment officiel. Il prit à gauche et, au premier croisement, eut un aperçu du port en contrebas, mais il n'allait pas dans cette direction. Deux rues plus loin, il obliqua à droite. Le chemin montait assez brusquement le long de la butte. Tout était construit à flanc de colline, à un angle plutôt raide. Des maisons, basses pour la plupart, carrées, sans rien qui accroche le regard. Les plus récentes devaient dater des années soixante: des parallélépipèdes aux façades neutres trouées de rangées

régulières de fenêtres toutes pareilles. Les bâtiments plus anciens longeaient les rues principales. Six ou huit étages de brique rouge, parfois des plaques avec des noms sans rapport évident avec l'aspect des édifices: *The Marble Building*, qui tentait de justifier son patronyme par une demi-douzaine de colonnettes décoratives en marbre perdues sur sa façade grise, ou le *Green Lantern Building*, arborant au-dessus de son entrée une petite lampe à gaz en cuivre qui n'aurait sûrement pas été verte si on avait une fois pris la peine de la frotter un peu. Quelques chiffres gravés en bonne vue dataient le tout du début du vingtième siècle, époque d'optimisme et de progrès. D'il y a cent ans tout juste, ou à peine un peu moins.

Il trouva le siège de la société sans grande difficulté. C'était au premier étage. Il sonna, se soumettant à l'avertissement qui enjoignait de «sonner avant d'entrer», comme chez le dentiste, poussa la porte et se trouva devant un bureau métallique aux reflets verdâtres derrière lequel une femme près de la cinquantaine, aux cheveux roux foncés coupés ras à la nuque, griffonnait sur un formulaire avec un stylo-bille. L'écho du bruit de la sonnerie mit un long moment à se dissiper. La femme leva les yeux et le regarda, la main tenant le stylo suspendue, indécise. Gaspard la gratifia de son plus beau sourire. Il connaissait par expérience le pouvoir des secrétaires, surtout lorsqu'elles se targuaient du titre de *Administrative Assistant*, qui était en belle vue entre le téléphone et une pile de dossiers dans des chemises orange vif. Ce ne serait pas une mauvaise idée d'entrer tout de suite dans ses bonnes grâces.

— Comment allez-vous? s'enquit-il d'un ton presque chantant. J'ai rendez-vous avec M. Campbell. Je suis M. Gaspard, l'architecte.

Elle continua de le regarder comme s'il n'avait strictement rien dit. Seule la main qui tenait le stylo se posa lentement sur la table d'un mouvement lent, très las. Elle laissa passer encore quelques secondes avant de lâcher:

— M. Campbell n'est pas au bureau.

Seules ses lèvres avaient bougé, à peine, et elle tenait son regard braqué sur Gaspard sans battre des paupières.

— Mais j'ai rendez-vous. À dix heures. Je suis M. Gaspard. L'architecte. Il m'attend.

Il parlait lentement, bougeant exagérément les lèvres pour prononcer chaque mot le plus distinctement possible.

Peut-être n'avait-elle pas compris.

Elle répéta encore une fois:

— M. Campbell n'est pas au bureau.

Et après un instant elle ajouta très bas, en baissant les yeux:

— Désolée.

Comme si l'effort de prononcer ces mots l'avait arrachée d'une sorte de paralysie, elle se mit à déplacer ce qui se trouvait devant elle, d'un air soudain terriblement pressé, sans plus regarder l'architecte, qui restait là, debout, son pardessus drapé sur le bras gauche et sa mallette à la main. Il était visiblement décontenancé et ne savait plus quoi dire.

Ce n'était pas comme cela que ça aurait dû se passer.

Il ouvrit la bouche, se passa rapidement le bout de la langue sur les lèvres et allait essayer de nouveau quand il regarda pour la première fois avec plus d'attention la pièce dans laquelle il venait d'entrer. La première chose qui le frappa fut que l'ordinateur était éteint. Il n'y avait rien aux murs, mais on pouvait encore distinguer le halo jaune laissé par des tableaux décrochés depuis peu. Dans un coin, un cabinet était à moitié caché par des boîtes en carton. Le tiroir du haut, béant, était vide. Une porte entrouverte donnait sur une autre petite pièce nue, au parquet en bois mal entretenu dont la cire s'était détachée par plaques. Il n'y avait rien d'autre. Il aurait dû y avoir des employés, de nombreux employés, du bruit. Cela aurait dû être une compagnie importante.

La secrétaire s'était remise à écrire presque avec rage, la tête penchée sur sa feuille.

— Vous direz à M. Campbell que M. Gaspard est venu.

Sa voix était basse, dure. La secrétaire interrompit brusquement son travail et faillit lever les yeux vers lui. Elle chuchota :

— Je le lui dirai.

Et lorsqu'il fut sur le point de refermer la porte derrière lui, elle ajouta, d'une voix fluette :

— Je suis désolée, monsieur Casper.



Revenu dans la rue, il marcha au hasard. Il passa devant les vitrines de magasins qui vendaient des bibelots, des trucs charmants sans grande valeur artistique,

des objets kitsch de production artisanale. Ce qu'on essaie de vendre quand il ne reste plus rien d'autre à offrir, quand on n'espère plus qu'en la clientèle des étrangers, des gens de passage. Il lui semblait que le monde s'était fermé sur lui en même temps que ces rues étranglées. Il vit des groupes, des couples, surtout des jeunes; presque exclusivement des jeunes, en fait. Le seul vieux était un poivrot, crasseux, barbu, aux vêtements huileux comme s'ils étaient taillés dans la peau d'une baleine crevée et tout aussi noirs tant ils étaient recouverts par d'infinies couches d'ordures. Il se tenait par terre dans le recoin d'une porte abandonnée, le regard baissé, sans même une sébile devant lui.

Gaspard n'osa pas le dépasser comme tant d'autres le faisaient, sans lui accorder un regard. Il s'arrêta, fouilla nerveusement dans son porte-monnaie, en sortit un billet quelconque et le lui fourra dans la main. Il dut pousser les doigts inertes pour l'enfourir dans sa paume. Le vieux ne leva même pas les yeux, ne bougea presque pas. S'il n'avait senti la chaleur de ses doigts, Gaspard aurait pu penser qu'il était mort.

Il poursuivit son chemin sans se sentir mieux, avec l'impression d'une grande injustice, de quelque chose qui n'avait pas été fait qu'à lui ni à ce pauvre homme. D'un abus plus vaste qui aurait mérité un bien autre geste, une action autrement définitive, indiscutable. Violente, peut-être. Il ne savait quoi, mais il en sentait irrésistiblement le besoin. Et la vue des gens qui se promenaient en regardant d'un air admiratif les objets ridicules et pitoyables qui encombraient les vitrines le révolta.

Il coupa à gauche afin de regagner la rue principale, Barrington, au bout de laquelle se trouvait son hôtel. Il n'avait plus envie que d'y rentrer, de s'y cacher, de s'isoler de tout, le temps de comprendre ce qui se passait, ce qu'il aurait à faire pour que tout soit comme avant. Le long du trottoir, l'asphalte mangé par le temps laissait entrevoir des rangées de briques rouges, polies comme des cailloux sur le lit d'une rivière.

Il traversa la chaussée, marcha le long de devantures insignifiantes. Il sentit l'espèce de rage qui l'avait envahi se dissiper comme une allumette que l'on souffle. Elle n'avait laissé que de la fatigue. Il n'aurait songé à rien, il n'aurait rien fait, s'il ne l'avait aperçue soudain.

Elle était là, recroquevillée dans son coin. On ne la voyait presque pas. Elle s'était retirée dans le renfoncement que faisaient l'entrée et la vitrine d'un magasin désaffecté, couvertes toutes deux d'affichettes déchirées, de résidus de papier jauni par la pluie et le temps. Une boîte en carton aplatie lui servait de couche et ses pieds en dépassaient à peine les bords. De petits pieds comme ceux d'un enfant, chaussés de baskets blanches, paraissant neuves, que la lumière indécise des phares des voitures, allumés déjà contre une obscurité brusque, faisait briller par intermittence. C'était cela qui avait attiré son regard. Cela et un mouvement à peine deviné, comme si elle venait seulement de s'affaisser, une fraction de seconde avant qu'il l'ait vue.

Elle paraissait dormir. Il pensa qu'elle avait peut-être eu un malaise.

Il se pencha sur elle, étendant la main ouverte sans pourtant oser la toucher et se sentant déjà bête. Elle



devait certainement dormir; ou peut-être était-elle plongée dans une sorte de catalepsie. Drogée, sûrement. Ce n'était pas son affaire. Il aurait tort de s'en mêler.

Il allait retirer sa main quand l'épaule de la femme fut secouée d'un frisson. Elle se retourna sur elle-même et ce mouvement arracha la moitié de son visage de l'ombre.

L'œil et la bouche s'ouvrirent en même temps, comme d'un seul mouvement. Un seul œil et la moitié d'une bouche menue, aux lèvres fortement dessinées. Elle aspira l'air goulûment tout en le regardant et il se sentit avalé par son regard. Il s'était agenouillé. Sous lui, pliait la surface molle et froide du carton imbibé d'humidité. Il faisait un geste pour se redresser lorsque la main de la fille s'agrippa à la manche de sa veste.

— Tu es en retard, dit-elle.

Il ne sut quoi répondre. Il essaya de nouveau de se remettre sur pied, mais les doigts de la fille serrèrent avec encore plus de force son avant-bras et il faillit perdre l'équilibre. Il se rattrapa en s'accrochant au coin du mur et sentit la brique s'effriter sous ses doigts comme du sable durci.

— Tu es venu seul?

La voix de la fille était rauque et son œil à moitié ouvert faisait un trou sombre dans l'espèce de demi-lune que formait son visage, toujours abrité de la lumière par le pan de mur.

— Où sont les deux autres? Qu'as-tu amené?

Il ne savait que dire. Il s'était préparé à ces phrases qu'on s'imagine utiles dans ce genre de circonstance. Il allait lui demander si tout allait bien, s'il pouvait

l'aider, appeler quelqu'un. Pris de court, il se trouvait incapable de prononcer un seul mot.

— Tu as l'or? demanda la fille en serrant encore plus son bras, avec une force surprenante. Tu l'as amené, hein? Tu sais qu'il lui en faut. Il lui en faut beaucoup.

Elle toussa et, sous le coup de la toux, son corps se replia encore une fois dans l'ombre, en boule. Seuls les pieds restaient visibles, tressautant comme ceux d'une marionnette. Il l'entendit répéter encore: «Il lui en faut beaucoup», d'une voix brisée, hésitante, quand la toux se fut calmée.

Sans vraiment savoir pourquoi il le faisait, il alla s'adosser à la vitrine, y appuya son dos et se laissa glisser, jambes repliées, pour arriver au même niveau que la fille. De là, c'était la rue qui apparaissait par contraste en pleine lumière et le corps de la fille, et son corps à lui, qui étaient recouverts par la luminescence vague, gris perle, qui régnait dans le recoin. Les yeux s'habituant, on n'aurait plus dit qu'il faisait si sombre. La chaussée était toujours baignée de la réfraction aléatoire des rayons de soleil qui transperçaient les nuages et frappaient presque perpendiculairement les vitrines, ainsi que par les éclairs rapides des phares, mais l'espace étroit où ils se trouvaient n'était plus fait d'obscurité. Il était fait de quelque matière insensible qui n'était plus de la lumière mais qui n'était pas non plus son absence. On n'y était pas si mal, après tout.

La rue et le trottoir lui semblèrent soudainement séparés. Dans l'une, le trafic passait comme un flux ininterrompu de sensations imprécises en un temps accéléré. Des mots arrivaient jusqu'à lui, clairs mais

isolés, suivis d'autres voix, de bruits, de crissements, d'exclamations qui se mélangeaient en une langue nouvelle et incompréhensible. Dans le recoin formé par l'angle intérieur de la vitrine, seuls les éclats de lumière suggéraient un rythme, plus lent, cadencé, lointain. Le carrelage du sol, aux tuiles brisées, en partie émiettées et se défaisant en poussière, laissait encore deviner une composition florale stylisée.

La fille se secoua légèrement et se retourna vers lui en un mouvement lent, sa tête pivotant d'abord, puis le torse, les bras repliés sur les côtes, ensuite les jambes encore blotties contre le ventre qui se déplièrent au ralenti. Il voyait maintenant toute sa figure. Il y avait en elle un je-ne-sais-quoi qui le heurta tout d'abord. Ce fut seulement lorsque son visage se leva, s'approcha du sien, lorsqu'il vit le cou étendu, les épaules poussées en avant, qu'il crut comprendre ce que c'était. La figure n'était pas symétrique. Il n'en avait vu d'abord qu'une moitié et son imagination avait reconstitué la tête entière, en une sorte de jeu de miroirs inconscient. Mais les traits de la fille ne respectaient pas la vision qu'il s'était formée. Quelque chose ne collait pas, il ne savait trop quoi. Peut-être le coin des lèvres retourné en une grimace indéfinissable, le bout pointu de la langue qui sortait humecter les lèvres; peut-être le sourcil droit qui montait un brin plus haut que le gauche, ébauchant un angle aigu qui ridait le front.

— Tu as amené l'or? demanda-t-elle une nouvelle fois.

Il secoua la tête sans rien dire. La fille sourit, en le fixant toujours de ses yeux dont il ne distinguait pas clairement la pupille, éclats laiteux entre des cils très

noirs. Elle haussa les épaules en laissant échapper un petit rire.

— Ça ne fait rien. On se contentera de l'encens.

Après un moment, tordant la bouche en une moue qui aurait voulu être un sourire, elle ajouta :

— Mais ce serait mieux si tu avais de l'herbe.

Voyant l'air déconcerté de Gaspard, elle rit. Une brève explosion de rire, suivie d'un hoquet.

— Pas de la myrrhe, hein? Je ne sais pas ce que c'est... Personne ne sait ce que c'est... On ne saurait pas quoi en faire...

Elle s'était soulevée, se repoussant encore plus dans le coin, les paumes de ses mains très blanches appuyées au sol. Lui était resté replié, le dos contre la vitre et les avant-bras sur les genoux. Dans l'encadrement que faisait devant lui l'arcade du magasin désaffecté, il voyait le ruban brillant de la rue humide d'une petite pluie insensible qui venait de commencer et, en face, un café quasi vide, très moderne, qui occupait le rez-de-chaussée d'un ancien bâtiment massif tout en briques rouges. Il n'y avait que cela, des briques rouges partout, noircies par les intempéries. Quelques voitures rapides filaient, images fugaces. Des passants, plus rares déjà, les frôlaient presque, sans les regarder et sans changer leur pas.

Les cônes de lumière des phares des voitures léchaient le mur de droite à gauche, rejetant dans le coin l'ombre de la femme et décomposant ses mouvements, comme s'ils n'étaient pas des gestes unis mais des photogrammes hoquetants de quelque vieux film du temps jadis, des lignes sans volume.

— Je dois rentrer, dit la fille. Ils vont finir par s'inquiéter.

Achévé d'imprimer  
en avril deux mille neuf sur les presses  
de l'imprimerie Gauvin, Gatineau (Québec).

« Il allait créer le paradis sur terre. »

C'est en ces termes que Gaspard, architecte, conçoit la plus grande œuvre de sa carrière, un projet unique, original et osé dans son concept, une offrande aux dieux du capitalisme : la prochaine merveille du monde, un centre commercial comme on n'en a jamais vu, en bordure de l'océan, à Halifax!

Or, dès son arrivée dans la ville, il découvre que son commanditaire a disparu. Déterminé à ne pas abandonner son projet, qui représente pour lui la réalisation de tous ses rêves, Gaspard décide de jouer les détectives. Il se loue donc un petit appartement, qu'il meuble sommairement. De jour, en compagnie tantôt de Madeleine, tantôt de Nancy, deux filles on ne peut plus différentes, il sillonne les rues grises et humides de la ville à la recherche de Campbell. Le soir, devant une affiche de John Wayne trouvée en faisant les poubelles, un ou deux verres de bourbon à la main, il trinque et, au fil de leur conversation, s'obstine à régler le sort du monde.

Bientôt, cependant, Gaspard se doute qu'il a été convoqué à Halifax pour découvrir quelque chose de plus merveilleux encore. Pour construire quelque chose de plus porteur qu'une ode — fût-elle la plus sublime! — au matérialisme. Et s'il y avait été guidé pour réaliser la quintessence de son métier?

VITTORIO FRIGERIO, à sa manière bien singulière et avec l'humour fin qui le caractérise, a construit ici un polar aux allures philosophiques. *La cathédrale sur l'océan* est son troisième roman.

